

Nicolas Werth, *La vie quotidienne des paysans russes de la révolution à la collectivisation (1917-1939)*

Kristian Feigelson

Citer ce document / Cite this document :

Feigelson Kristian. Nicolas Werth, *La vie quotidienne des paysans russes de la révolution à la collectivisation (1917-1939)*. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 40^e année, N. 4, 1985. pp. 896-897;

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1985_num_40_4_283206_t1_0896_0000_002

Fichier pdf généré le 12/04/2018

COMPTES RENDUS

la pénétration de la propagande bolchevik et du livre... Sur ces questions, l'ouvrage apporte du nouveau. Son cadre conceptuel général reste certes conforme aux thèses officielles. On y trouve le « progrès impétueux » politico-culturel (l'alliance des deux termes est de règle), l'idée que ce progrès, jamais autonome, vient de l'action du nouveau pouvoir, les clichés sur les « koulaks » réactionnaires et les paysans pauvres progressistes, etc. Mais si l'on fait abstraction de ces schémas, on trouvera des aliments plus riches. Kozlov se livre ainsi à une étude statistique assez serrée de l'alphabétisation des paysans russes, surtout à partir du recensement agricole de 1920, peu exploité jusqu'à présent, et aussi d'autres sources dont il fait un usage systématique.

Les progrès de l'alphabétisation sont dus à la scolarisation des enfants, au brassage de la population dans l'Armée rouge (pendant la guerre civile, mais il faudrait ajouter la guerre mondiale, que l'auteur néglige, sans doute pour valoriser les progrès sous le régime soviétique), mais pas aux campagnes d'alphabétisation. L'auteur nuance l'idée, vraie dans l'ensemble, que la population aisée est plus alphabétisée : cela est surtout exact pour les *familles*, moins si on prend l'ensemble des *individus*, un peu comme si dans ces familles plus riches (et plus nombreuses, mais l'auteur ne le dit pas), il existait un partage des tâches, même dans le domaine du lire et de l'écrire. Autre remarque intéressante : le travail saisonnier contribue à éveiller les paysans à la « culture » surtout lorsqu'il s'inscrit dans les progrès de la consommation, non quand il sert à renflouer une exploitation. Sur l'opinion politique des paysans, Kozlov ne cite que des chiffres peu probants, comme ceux des élections aux soviets ruraux. Celles de 1927 virent augmenter le nombre de communistes élus, mais on sait qu'elles furent, cette année-là, bien moins libres qu'auparavant. Il reste que l'auteur a posé cette question, avec d'autres, aussi épineuses, telles que la persistance des pratiques reli-

gieuses, en des termes un peu plus nuancés que d'habitude et en faisant appel à des sources (monographies de villages, enquêtes, presse...) qui sont rarement citées ailleurs.

Wladimir BERELOWTICH

Nicolas WERTH, *La vie quotidienne des paysans russes de la révolution à la collectivisation (1917-1939)*, Paris, Hachette, 1984, 410 p.

Refusant la tentation du pittoresque comme de l'événementiel, l'ouvrage de Nicolas Werth met à jour, après d'autres travaux plus anciens¹, cet ensemble social vivant que constituèrent les paysans russes de la révolution à la collectivisation. Force autonome, développée autour d'institutions originales comme l'*obschina* assurant au sein des communes une démocratie relativement égalitaire, elle allait, en l'espace de deux décennies, être balayée par la collectivisation. Werth décrit de manière vivante et précise cette société paysanne qui, tout en résistant au chaos de la révolution, survit à la guerre civile, aux conflits villes/campagnes, pour s'avérer totalement réfractaire à toute innovation venue de l'extérieur. Le monde paysan, menacé par l'éclatement de la famille patriarcale, doté de techniques archaïques, où l'auto-consommation est la règle, dispose de ses prérogatives propres. Des différences de nature, de plus en plus profondes, vont s'affirmer entre cet univers paysan et le reste de la société. Soit que l'industrie en décomposition ne contribue pas activement à une modernisation des campagnes ou à une amélioration du niveau de vie des paysans après la révolution ; soit que l'administration soviétique, lointaine et paralysée à ses débuts, avec 50 000 soviets ruraux disséminés, reste incapable d'appréhender cet univers social. Si la révolution agraire dans un premier temps, grâce à la redistribution des terres, contribue à réduire les inégalités sociales, le monde

paysan demeure hétérogène. Mais les différences entre ouvriers agricoles (*batraks*), paysans pauvres (*bedniaks*), paysans moyens (*seredniaks*), et paysans aisés (*koulaks*) tendent à s'effacer devant les transformations sociales de la société russe.

Werth ne réduit pas le fonctionnement de cet univers paysan à la portée d'événements particuliers ou spectaculaires. Bien au contraire, il en décrit les tendances profondes à la veille de la collectivisation, qu'elles soient économiques, sociales ou culturelles. Il possède une identité forte, marquée aussi par des pratiques rituelles. A cet égard, les descriptions précises de fêtes paysannes, traduisant ce mode de vie spécifique, rebelle à toute innovation externe, sont une contribution importante à une histoire des mentalités. Affirmation d'une identité villageoise profonde, la fête sera l'un des points d'achoppement du nouveau régime, soucieux avant tout d'imposer des modes de socialisation totalement étranger à cet univers complexe. A la lecture de Werth, on mesure les enjeux de cette collectivisation aux destructions massives et aux souffrances qu'elle entraîna. Car après 1928, l'étatisation comme la bureaucratisation ne contribuent pas uniquement à l'émergence d'un despotisme de type archaïque. Tout un savoir-faire ancestral, fondé sur des singularités et des attitudes traditionnelles, est en voie de disparition. Destructeur des cadres de la vie paysanne, le stalinisme accélère un processus de « déculturation ». Au regard des mythes fondateurs de l'Union soviétique devenus réalités, le paysan sera transformé en ouvrier agricole, son habitat sera dispersé, tandis que le kolkhoze lui donnera un statut d'honorabilité. L'agriculture privée ne sera plus qu'une toute petite partie, complémentaire, de cette vaste entreprise planifiée, en butte aux crises conjoncturelles comme aux réformes ponctuelles.

Les conséquences de cette collectivisation furent durables et considérables. L'apparition d'une « bureaucratie agraire » bloqua définitivement tout effort de

modernisation². Les débats théoriques des années 1920, entre Lénine et sa « théorie des cinq étapes », Trotsky et « sa loi du développement combiné », avaient mis en relief l'acuité du problème paysan, en essayant de maintenir des équilibres plus ou moins instables. Il faudra attendre la collectivisation pour voir se réaliser cette alliance forcée ouvrière-paysanne dans un système sans doute héritier de survivances féodales précapitalistes, mais surtout porteur des progrès de l'État que l'on connut avec le stalinisme.

Kristian FEIGELSON

1. Sur ce sujet, cf. de nombreux articles dans *Soviet Studies* comme dans les *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*. Cf. aussi Pierre PASCAL, *Civilisation paysanne en Russie*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1969, et Basile KERBLAY, *L'izba russe d'hier et d'aujourd'hui*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1973.

2. Moshe LEWIN, « Aux prises avec le stalinisme », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 43, juin 1982, pp. 69-82, ainsi que *The Making of the Soviet System: Essays in the Social History of Interwar Russia*, Londres, Methuen Univ. Press, 1985.

Charles BETTELHEIM, *Les luttes de classes en URSS. 3^e période, 1930-1941. Les Dominés*, Paris, Éditions du Seuil-Maspero, 1982, 306 p.

Rationaliser l'irrationnel, telle pourrait être une caractéristique essentielle de l'avant-dernier tome des *Luttes de classes en URSS* où Bettelheim souligne la cohérence d'Octobre 1917 désormais considérée dans son développement ultérieur comme « un type particulier de révolution capitaliste ». Cette troisième période analysée, 1930-1941, est marquée par l'expropriation de la paysannerie, la militarisation de la classe ouvrière, la terreur de masse, et une généralisation du salariat accompagnée d'une accumulation sans borne du capital. Les précédents tomes sur la période 1917-1930 montraient que ce système sovié-